



NEXT

Critique | 20 octobre 2010

Raúl Ruiz dans la fleur du tâge

Par ERIC LORET

Feuilleton . Une dérive romanesque dans le Lisbonne du XIXe siècle orchestrée, quatre heures et demie durant, par le Chilien.



alfama films

Peut-être qu'au cinéma aussi, il faut désormais mettre la dose pour ressentir quelque chose. Comme si l'heure et demie des films moyens était devenue un créneau entre deux autres activités, temps poussé en avant, tiré en arrière par l'excitation des cerveaux en permanence au travail. Un non-temps, gagé à ce qu'on nomme le loisir - «*frère de la production*», comme le chantait jadis Brigitte Fontaine.

Pour ressentir le temps, il faut peut-être donc plus de temps. Quatre heures et demie, c'est un bon début. Comme un opéra wagnérien. Le temps d'entrer dans un monde parallèle, de s'y lover, se faire enchanter. Dommage d'ailleurs qu'on ait prévu une pause pipi au bout de deux heures, regrette Ruiz dans un long entretien accordé à la revue *Positif*, parce que cela brise l'ivresse de l'expérience : «*Il faudrait peut-être organiser des projections sans entracte pour les moins de 50 ans.*»

Distanciation. Quatre heures et demie, on pense habituellement que c'est inhumain, alors que c'est tout le contraire. Une durée qui permet un certain type de connaissance, donc de jouissance ordinairement inaccessible, qui actualise une part de notre humanité demeurée jusque-là insensible. Ruiz explique idéalement le phénomène dans le même entretien. Son film, dit-il, repose sur un équilibre entre *implication et distanciation*. «*La distanciation ne signifie pas forcément un paysage en plan large. Ça peut être une main, un objet, un détail. Si*

l'implication et la distanciation s'harmonisent, on peut créer un autre type d'attention. Une attention qui n'est pas "focalisée". Chaque spectateur verra alors un film différent.» Si on ne pratique quel'implication, «tout le monde voit à peu près le même film.[...] Toutes les techniques cinématographiques vont désormais dans le sens de vous capturer. On "capture" l'attention du spectateur. Mais ce type d'attention est une forme d'inattention. C'est une attention qui provoque une espèce d'inertie.»

Mystères de Lisbonne est ainsi le film dont vous êtes le héros mental. Chef-d'œuvre tout en plans-séquences glissés et labyrinthiques, «containers d'autres plans que le spectateur fabrique, déclare le réalisateur dans le dossier en ligne (1), mais qui ne sont pas explicitement dans le film.» D'où cette impression de 3D sans les lunettes : personnages, lieux et situations ne sont pas en relief, c'est plutôt l'alchimie de notre rapport à eux qui sort de l'écran. Travellings spécieux, portes battantes dans le continuum spatio-temporel, petit théâtre de la vanité, tableaux dans le décor comme autant de panneaux indicateurs (surveillez l'accrochage subtil de ce Musée des songes et mensonges) : il y a toujours dans votre dos un univers qui tourne à une vitesse différente, et que vous ne voyez pas.

Comme son titre l'indique, Mystères de Lisbonne, tiré d'un roman à succès du XIX^e siècle de Camilo Castelo Branco, est un feuilleton détraqué, avec enlèvements de fiancées, enfants perdus-cachés, moine sans Lewis, lettres volées, etc. Il y a trois couches, répétant peu ou prou le même schéma et qui, évidemment, s'interpénètrent à la fin pour éclater en bulle de pure fiction. L'idée du romanesque échevelé peut a priori rebuter, mais là, c'est tellement bien cuisiné que Ruiz prouve, comme il le plaisante, à quel point «le feuilleton est un organisme avec un foie excellent: il peut tout digérer». Il existe aussi une version en six heures pour la télé portugaise, en six épisodes aux titres éclairants : l'Enfant sans nom, le Comte de Santa Barbara, l'Enigme du Père Dinis, les Crimes d'Anacleto dos Remédios, Blanche de Montfort et la Vengeance de la duchesse de Cliton. Les Français seront heureux d'apprendre que Clotilde Hesme, Malik Zidi, Melvil Poupaud et Léa Seydoux jouent dans les chapitres francophones.

Klossowskiens. *S'il n'y a rien qui pèse ou qui pose dans ces Mystères, aucun enchaînement grossier, indices épais comme des trolls, psychologies d'antiquaire, si c'est au contraire de la chantilly allégée, c'est que Ruiz a fait au genre du feuilleton ce que Schönberg fit un jour à la Valse de l'empereur : une réorchestration toute en textures. Enfin, le «mystère» dont il est ici question est celui de l'enfance et de la séduction, thèmes présents depuis les débuts klossowskiens du réalisateur. Cette sombre angoisse de l'origine happe le spectateur jusqu'aux tréfonds du film, dans sa matière-matrice. Et à propos d'origine, Ruiz remarque que la boucle est maintenant bouclée : à l'âge de 22 ans, il avait fait ses débuts chiliens dans l'industrie de la telenovela.*

(1) www.misteriosdelisboa.com